

## IN MEMORIAM

### FERNAND DUMONT (1927-1996)<sup>7</sup> INTERPRÈTE DE LA CULTURE

Simon LANGLOIS

Fernand Dumont est décédé à Québec le 1<sup>er</sup> mai 1997. Né le 24 juin 1927 à Montmorency, petite ville ouvrière sise en banlieue de Québec, ce fils d'ouvrier a toujours refusé de rompre avec ses origines, qu'il a au contraire célébrées avec fierté et dont il a tiré une source d'inspiration pour son travail théorique sur la culture. « J'ai connu, dans mon enfance, ce que l'on dénomme la "culture populaire". Appellation négative, à bien y songer, car elle ne circonscrit un mode de vie qu'à partir d'une culture officielle (bourgeoise ou savante) qui le désagrège pour se constituer. Le passage à l'école, à la science, m'aura toujours laissé mal à l'aise. De ce malaise, j'ai fait problème d'école et de science. J'ai eu beau m'enfoncer plus avant dans la spéculation abstraite, toujours il m'a semblé que je laissais en route quelque question essentielle, que ma tâche était de ne point laisser oublier ce que la science veut abandonner à l'ombre sous prétexte d'éclairer le monde. » (« Itinéraire sociologique », *Recherches sociographiques*, 1974.)

De cette expérience vécue d'une *distance* entre deux mondes, Dumont a tiré une conception originale de la culture, « comme milieu et comme horizon ». « La culture fait de l'homme autre chose qu'une nature : elle est langage, technique, art, mythe. La culture est le lieu collectif d'une interprétation de la nature [...]. Nous n'agissons pas pour autant sur sa dictée. Elle nous a formés ; nous ne faisons ni ne disons rien sans elle. Mais c'est chacun de

nous qui, grâce à elle toujours, interprète son destin unique. La culture est divisée par le discours, fût-il inconscient, que nous lui empruntons pour affermir notre propre interprétation de ce qu'elle est et de ce que nous sommes. » Trois fois dans cette citation apparaît le mot interprétation, clé essentielle pour comprendre la pensée de Dumont. Des trois modes de la pensée anthropologique qu'il distingue dans *L'anthropologie en l'absence de l'homme* (1981), celui de l'opération, celui de l'action et celui de l'interprétation, c'est à ce dernier que se rattache toute son entreprise savante. Le souci principal de l'homme est de se définir, pose-t-il, d'imaginer avec d'autres son monde, d'en construire des représentations partagées. Les idéologies, les productions artistiques, les productions savantes — trois modes de dédoublement de la culture — sont autant de formes d'interprétation qui constituent une société, et d'abord une culture. L'ambition de Dumont aura été rien de moins que d'élaborer une théorie d'ensemble de la culture, véritable lieu de l'homme, pour reprendre le titre d'un autre ouvrage que plusieurs considèrent être son maître-livre, et qu'il estimait lui-même être celui dans lequel il avait le mieux réussi à formuler une vision d'ensemble de son projet intellectuel. *Le lieu de l'homme : la culture comme distance et mémoire* (1968) est un livre dense qui mérite sans doute de figurer parmi les meilleurs ouvrages de sciences humaines publiés depuis l'après-guerre. Culture première, culture seconde, dédoublement, vécus parallèles : autant de concepts dumontiens qui ouvrent des perspectives neuves pour saisir le monde d'aujourd'hui.

Ignorant les frontières entre les disciplines, Dumont a publié des contributions majeures dans différents domaines de la connaissance : l'objet économique, l'historiographie, l'institution théologique... — sans oublier son mémoire de maîtrise sur l'institution juridique, d'inspiration durkheimienne. On l'a décrit comme un intellectuel aux multiples talents, à la fois philosophe, sociologue, historien, littéraire, théologien. Il a été un authentique savant et il a œuvré dans de multiples perspectives, certes, mais il a su intégrer tous ses travaux scientifiques et ses essais autour d'une idée-force : le dédoublement constitutif de la culture.

On doit à Dumont quelques conceptualisations fondamentales. J'en retiendrai ici une qui me semble importante dans son œuvre et qui est basée sur la distinction classique entre groupes et groupements. Les groupes, nous le savons, sont structurés avant tout par les interactions entre leurs membres. Les groupements sont

plus larges, à l'échelle de la société globale. S'inspirant de l'École française de sociologie, Dumont en distingue deux types : les groupements par intégration et les groupements par référence. Les premiers sont le produit de normes qui définissent explicitement des systèmes de rôles et de statuts ; les partis politiques, les associations, l'État en constituent des exemples. Les groupements par référence, ceux-là mêmes qui ont davantage retenu son attention, sont définis par le report à une symbolique partagée (la religion, la langue commune, un mythe fondateur, par exemple) et par ces discours collectifs que sont la littérature, l'historiographie, les anthropologies savantes (autre concept dumontien), ou encore les idéologies. La nation est sans doute l'exemple le plus typique du groupement par référence, mais il convient d'y inclure aussi les classes sociales. Plutôt que de s'en remettre à l'étude d'indicateurs objectifs de la position de classe ou de l'appartenance nationale, on observera comment ils sont d'abord « des signes qu'utilisent les individus pour l'interprétation de leur identité ».

Dans un autre ouvrage important, *Genèse de la société québécoise* (1993), Dumont s'est longuement attardé à retracer l'émergence de sa propre société, de sa nation, à partir des discours qui l'ont constituée depuis l'historiographie, la littérature, les idéologies, sans oublier la poésie du Canada français. Cette *Genèse...* est une œuvre d'une grande érudition, mais c'est aussi un ouvrage exemplaire d'une méthode et d'une approche singulières pour définir la nation à partir de la référence, lesquelles s'avéreront tout aussi utiles en d'autres contextes nationaux, là où souvent les interprètes ne savent plus très bien démêler sentiment national et appartenance civique. Une relecture de Dumont aiderait à clarifier les idées.

Deux exemples suffiront ici à identifier sommairement ce qu'a été le projet intellectuel de Dumont. Il a défini les idéologies comme « des interprétations de la vie collective moins tournées vers la vérité que vers le sens que prend la société pour l'action ». Dans son livre sur *Les idéologies* (1974), il a construit une véritable théorie de ces discours qui fondent l'action et il a esquissé une théorie des classes sociales définies comme formes culturelles, les classes dominantes apparaissant comme celles qui parviennent à imposer leur propre interprétation du monde. L'idéologie se ramène au pouvoir de parler, dans une société définie comme ensemble (conflictuel) des pratiques de l'interprétation. Il a aussi livré une véritable épistémologie des sciences humaines, décortiquant leur façon

d'interpréter et leur rôle dans la praxis. « Les sciences de l'homme commencent et s'achèvent dans des pratiques sociales », a-t-il écrit dans *L'anthropologie en l'absence de l'homme* (p. 119), marquant bien qu'elles font le vide de la culture d'où elles émergent (par rupture avec l'objet, en se donnant des méthodes) mais soulignant qu'elles fabriquent de la culture à leur manière, comme l'idéologie ou le poème, pour reprendre son image préférée. Sans cesse s'est-il attaché à rappeler l'importance d'être à l'écoute de l'interprété, souhaitant que l'on soit aussi attentif à « l'interprétation que les gens de notre société donnent eux-mêmes de leur propre existence », et il n'a pas hésité à critiquer les discours creux sur la classe ouvrière de certains interprètes, particulièrement durant les années 1970.

La pensée de Fernand Dumont est malheureusement encore trop peu connue en France. Il faut souhaiter que ses ouvrages théoriques sortent de l'oubli relatif et prématuré dans lequel ils sont tombés. À la relecture des tout premiers, écrits il y a plus de trente ans, le lecteur sera frappé par l'étonnante actualité des analyses qui ne paraissent pas avoir pris de rides, et par l'élégance de l'écriture. Il y a une pensée Dumont, mais aussi un style Dumont. Nul doute que le sociologue québécois parlera aux nouvelles générations en quête d'outils pour être à leur tour des interprètes de leur monde, en France, au Québec ou ailleurs.

Dumont a laissé des mémoires qu'il a rédigés avec beaucoup de détermination alors qu'il combattait le cancer qui l'a emporté. Ceux-ci seront publiés à titre posthume. Il laisse aussi, inachevés cette fois, bon nombre de chantiers qu'il savait depuis un certain temps déjà ne pas pouvoir mener à terme. Il aura cependant eu le temps d'esquisser dans ses mémoires les lignes directrices des livres qu'il aurait aimé écrire. Il laisse enfin la première partie d'un ouvrage qui devait être la suite de la *Genèse de la société québécoise*, texte qui paraîtra dans *Recherches sociographiques*, cette revue d'études sur le Québec et le Canada français qu'il avait fondée avec Jean-Charles Falardeau et Yves Martin en 1960.

L'homme s'est tu, restent une œuvre forte et une pensée féconde à interroger, mais aussi, pour ceux et celles qui l'ont côtoyé, le souvenir d'un homme généreux et courtois, simple et attentif. Il s'est lui-même défini d'abord comme professeur, comme un homme qui n'a jamais su quitter l'école qui lui avait ouvert les portes de la culture savante. Cette passion de connaître, il a su la transmettre aux premières générations d'intellectuels et de chercheurs québé-

cois, et en premier lieu à ses étudiants de l'université Laval (Québec) où il a enseigné pendant plus de quarante ans. « Il était l'autorité, d'abord, établissant d'emblée la distance du savoir d'avec nos bavardages de l'entre-deux-cours. Sa parole ferme, calme et sans méandres nous reposait l'esprit et laissait chacun, du plus brillant au plus limité, avec le sentiment d'avoir compris. Rarement répondait-il directement à une question ; mais nous en étions plutôt édifés que déçus, car il la transposait pour lui donner une portée plus vaste. C'était en somme un maître, selon la plus grande tradition classique, et sans rien pourtant d'élitiste. » (Nicole Gagnon.) Il laisse aussi le souvenir d'un bâtisseur, à qui l'on doit la codirection de dix-sept ouvrages collectifs et la création d'un Institut de recherche sur la Culture qu'il a dirigé pendant dix ans. Il a été un homme engagé dans son milieu, où il a présidé une grande Commission sur les laïcs et l'Église québécoise et collaboré à la rédaction de la Charte de la langue française, entre autres.

Si Fernand Dumont a été sans conteste la plus éminente figure intellectuelle du Québec, il est aussi un penseur qui mérite d'être parmi les grands de son époque, ceux dont l'œuvre nous aide à interpréter l'humanité. « Pour les peuples comme pour les individus, écrivait-il, accéder à l'universel, c'est d'abord choisir soi-même la porte d'entrée. » Il s'est tenu volontairement à l'écart des grands centres et il s'est abstenu des polémiques (sauf en de rares occasions limitées à des débats sur la culture québécoise), préférant au passage la critique allusive de contemporains qu'il voyait engagés dans des voies sans issue, s'attachant plutôt à construire une œuvre nourrie à la fois par son enracinement dans la culture québécoise et par la lecture des grands maîtres et des classiques, dont il avait une connaissance encyclopédique qui a enchanté des générations d'étudiants et les auditeurs de ses nombreuses conférences. Sans doute le point de vue particulier d'où il a parlé et écrit confère-t-il à son œuvre une originalité dont on ne saurait tarder à reconnaître la valeur.

Quelques mois avant sa mort, Dumont publiait *Une foi partagée* (1996), ouvrage émouvant écrit au soir de sa vie, dans lequel il livre une analyse sociologique du catholicisme comme symbolique commune en crise dans les sociétés contemporaines, doublée d'une réflexion personnelle sur la foi et le sacré. En même temps paraissait l'ensemble de ses poèmes, *La part de l'ombre* (1996). Écrire de la poésie était pour lui une autre façon de dire le monde et dans la

dernière page de ce beau recueil, dont voici un extrait, il anticipait avec sérénité la fin prochaine :

Quand j'aurai fini de traquer les mots  
 Défaillant d'en avoir tant mis sur la page  
 Quand viendra le temps de partir  
 Toute parole close

Quand il faudra s'en aller sans rien trahir  
 Que nulle tâche ne tirera plus par la manche  
 Que sera passée l'heure des floraisons et des peines

Quand il faudra remiser la plume avec le sablier  
 Replier mes solitudes avec mes amitiés  
 Ranger mes rêves dans l'armoire aux ténèbres

Ce jour-là toutes mes nuits au bout des mains  
 Je fermerai les yeux de la mémoire  
 Tendus dans l'attente de la lumière  
 Transi de tenace espérance  
 [...]

Sociologue, philosophe et humaniste, Fernand Dumont était aussi un excellent écrivain. Il laisse en héritage une grande œuvre, une œuvre à découvrir ou à relire.

Simon LANGLOIS  
 Département de sociologie  
 Université Laval (Québec)

#### BIBLIOGRAPHIE

Fernand Dumont a beaucoup publié. On trouvera une bibliographie complète de ses travaux dans l'ouvrage d'hommages que lui ont offert ses collègues et amis en 1995 sous la direction de S. Langlois et Y. Martin (voir plus bas). Nous ne publions ici que les titres de ses livres.

*L'analyse des structures sociales régionales*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1963 (avec Yves Martin).

*Pour la conversion de la pensée chrétienne*, Montréal, Éditions HMH, 1964.

*Le lieu de l'homme. La culture comme distance et mémoire*, Montréal, Éditions HMH, 1968 (réédition Fides, 1994).

*La dialectique de l'objet économique*, Paris, Anthropos, 1970.

*La vigile du Québec*, Montréal, Éditions HMH, 1971.

*Chantiers. Essais sur la pratique des sciences de l'homme*, Montréal, Éditions HMH, 1973.

*Les idéologies*, Paris, Presses universitaires de France, 1974.

*L'anthropologie en l'absence de l'homme*, Paris, Presses universitaires de France, 1981.

*Le sort de la culture*, Montréal, L'Hexagone, 1987.

*L'institution de la théologie*, Paris, Le Cerf, 1988.

*Genèse de la société québécoise*, Montréal, Boréal, 1993.

*L'avenir de la mémoire*, Québec, Nuit blanche éditeur, 1995.

*Raisons communes*, Montréal, Boréal, 1995.

*Une foi partagée*, Montréal, Bellarmin, 1996.

*La part de l'ombre. Poèmes 1952-1995*, Montréal, L'Hexagone, 1996.

*Mémoires* (titre provisoire), à paraître en 1997.

L'œuvre de Fernand Dumont commence à être étudiée. Outre les thèses qui lui ont été consacrées et de nombreux articles, on consultera :

Simon Langlois et Yves Martin (sous la direction de), *L'horizon de la culture. Hommage à Fernand Dumont*, Québec, Presses de l'Université Laval et IQRC, 1995.

Weinstein Michael A., *Culture Critique. Fernand Dumont and New Quebec Sociology*, New York, Saint-Martin Press, 1985.